

Je sors. Au loin, par-delà les bois couverts de brume, les cloches de tous les villages sonnent en ce soir de Toussaint pour tous nos pauvres morts qui, par centaines, par milliers, reposent par les champs et les bois. Combien émouvant ce chant voilé des cloches qui se mêle à la voix lointaine du canon qui gronde sans arrêt là-bas vers la Woëvre ou Verdun ! Où est cette foule qui parcourait les rues de Saintes en chantant la Marseillaise ? Qu'est devenue cette jeunesse ardente et folle qui croyait partir pour une promenade militaire ? Que sont devenus l'enthousiasme et la confiance d'antan ? Beaucoup ne reviendront jamais plus, et c'est pour eux que sonnent les cloches. Quelques-uns reviendront qui auront payé cher pour apprendre à ne pas se payer d'illusions.<sup>58</sup>

### *Lundi 2 novembre*

À 5 heures, Ranfast et moi partons pour la section de la ligne comprise entre le bois des Charbonniers et Bey. Nous commençons à planter nos piquets du poste n° 4 qu'occupent Souef et Loizeau. Le jour commence à peine à poindre, et le brouillard se résout en pluie. Le temps est très favorable, et nous posons nos piquets sans être dérangés jusqu'au cimetière de Bey. La pluie a cessé.

En descendant la pente qui s'abaisse vers le village et la Seille, nous sommes en vue des Allemands dont les tranchées sont à quelques centaines de mètres de la rivière sur la pente opposée. En avant du cimetière et à l'abri de la crête, on voit l'emplacement d'une des batteries d'obusiers qui battait Amance et la forêt de Champenoux pendant la bataille.

Derrière le cimetière existent encore d'anciennes tranchées allemandes, recouvertes aux frais des habitants de Bey de portes, de châssis de fenêtres, de portes d'armoires et de matelas.

Le village est en ruines depuis le dernier bombardement. Le clocher ne tient plus que par un prodige d'équilibre, un obus l'ayant presque coupé en deux. Un silence de mort pèse sur le village. Nous rasons les murs en descendant la rue transversale de crainte de recevoir un coup de feu tiré de la pente opposée. Après avoir trouvé le poste de police et rendu compte de l'objet de notre mission, nous allons à la recherche des appareils téléphoniques pouvant encore exister dans les maisons de Bey.

Nous commençons par la maison d'école à laquelle appartenait autrefois un bureau téléphonique. Nous trouvons les appareils que nous cherchions, mais les vandales les ont brisés. Ces vandales ne sont pas seulement les Allemands qui ont occupé le village – ainsi qu'en témoignent les inscriptions qui couvrent les portes –, mais aussi les soldats français, en particulier les francs-tireurs qui ont pillé toutes les maisons et brisé ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les appartements privés de l'instituteur devaient être plutôt coquets, à en juger par quelques épaves. La salle à manger était neuve. Les portes du buffet ont été arrachées pour recouvrir quelque tranchée, la glace est brisée, la correspondance intime de l'instituteur est éparpillée sur le plancher. Dans la chambre, seul un berceau est resté intact. Les livres de la bibliothèque communale, lacérés, jonchent le parquet de la salle de classe. Les cartes pendent en lambeaux. Dans la mairie, archives, registres de l'état civil ont été déchirés et piétinés.